

Langues disparues ou presque de nos terroirs

RÉGIONS La plupart des patois que parlaient les Suisses, ces langues vernaculaires apparentées au franco-provençal sauf dans le Jura, et distinctes du français, ont cessé d'être utilisés, donc d'exister

En Suisse romande, on ne parle plus patois. Quelques poches de locuteurs subsistent, notamment en Valais et en Gruyère. Mais ces langues distinctes du français – à ne pas confondre avec des locutions dialectales qui teintent encore nos français régionaux – ont largement et depuis longtemps disparu de l'usage courant, ou sont vouées à une mort lente.

«Une langue est faite pour vivre en société. Elle ne survit que si elle est parlée en famille», résume avec justesse André Kristof, professeur honoraire au Centre de dialectologie de l'Université de Neuchâtel. C'est ainsi que, dans pratiquement tous les cantons romands, les patois régionaux ont d'ores et déjà vécu, remplacés par le français avec l'industrialisation et l'immigration, dès le milieu du XIX^e siècle dans les villes et au début du XX^e siècle dans les campagnes.

Ces idiomes étaient tous issus – à l'exception du jurassien apparenté au franco-comtois – du franco-provençal, une langue qui a été parlée d'Aoste à Lyon, mais qui a très peu été écrite. «Le franco-provençal n'a jamais connu d'unité politique. Il n'a pas eu de roi, mis à part durant le second royaume de Bourgogne entre 888 et 1032», souligne André Kristof. Il n'a pas non plus fait l'objet de tentatives d'être reconnu par l'État fédéral, contrairement au romanche, accepté comme langue nationale en 1938.

Nostalgie d'une vie plus simple

Bien sûr, nombre de passionnés existent encore, qui tentent de maintenir en vie, voire de ranimer ces langues d'autrefois. Comme souvent, c'est au moment où une tradition se perd qu'on réalise à quel point elle nous était chère. Nous reste alors à contempler les rares témoins d'un temps jadis, avec une émotion teintée de la nostalgie d'une vie plus simple. Et ce, même si elle nous serait aujourd'hui certainement insupportable.

Dans le canton de Fribourg, une poignée d'habitants des campagnes parlent ainsi encore patois. Et les efforts pour maintenir cette langue vivante se multiplient. «Chiffre... dichina-mo on muton.» La phrase est tirée du *Piti Prinkyo*, traduction du *Petit Prince* de Saint-Exupéry en patois grüérien. Cette version terroir du livre a plus traduit du monde n'est pas qu'anecdote. Dans une des trois seules régions francophones de Suisse

à encore posséder une poche de locuteurs actifs, il démontre l'effort concerté mené depuis quelques années dans le canton de Fribourg, particulièrement en Gruyère, pour redonner de la visibilité à cette langue.

Vu de l'extérieur, le patois fribourgeois est souvent réduit à l'image de l'armailli, vêtu de son *brezdon* (costume traditionnel), le *loy* (sacoché à sel) en bandoulière, entonnant le *Ranz des vaches* appuyé sur sa canne. L'image est un cliché qui, comme souvent, renferme une part de vérité. Le patois est avant tout une langue de travail à la campagne, des métiers du terroir. Certains patois racontent avoir été obligés de l'apprendre au contact des armailli au cours des fêtes passées, enfants, comme garçons de ferme à l'alpage. On l'entend aujourd'hui encore, paré par des artisans nés des chantiers dans l'Innyamou ou la région de Charmey. Certains mots décrivent des objets précis propres à un endroit, comme *pyata* et *téngache* – des charrettes spécifiques – ou à un métier, dans le bûcheronnage, la bruste (mesure) et de *driho* à *téa*, les six ou huit mots désignant différents types de haches.

Le patois sur smartphone

Interdit à l'école dès la fin du XIX^e siècle (jusque dans les années 1960), le patois a survécu à la marge, avant d'obtenir un statut de langue minoritaire en 2008 sous l'impulsion d'associations et de personnalités. Les initiatives pour le maintenir se sont multipliées: émission hebdomadaire sur Radio Fribourg, chronique dans *La Gruyère*, développement d'une application pour smartphone et retour dans les écoles avec des cours d'initiation. Mais la transmission de ce parler est loin d'être garantie. Or, comme le confie Marcel Thirlier, président de la Société des patoisants fribourgeois: «Le plus beau des patois, c'est celui qu'on parle, même si on fait des fautes.»

«Du z'ora ein lé, l'ôrdâ d'ranco notâton bi leinglâzo!» (Dorénavant, il ira à l'agonie notre beau langage!) Mentionnée sur le site internet de l'Association vaudoise des amis du patois, la phrase résume le destin de la langue qui fut longtemps parlée dans le Pays de Vaud, mais qui, bien que défendue par quelques passionnés organisant des cours et des rencontres, appartient aujourd'hui au passé. Cette disparition est notamment le résultat d'une volonté politique. En octobre 1806, le récemment constitué canton de Vaud se

dote d'un Règlement pour les écoles. À l'article 29 on peut y lire: «Les Régents interdiront à leurs écoliers, et s'interdiront absolument à eux-mêmes, l'usage du patois dans les heures de l'école, et, en général, dans tout le cours de l'enseignement.» Le choix du français comme langue unique est catégorique, dans un canton sous domination de la France de Napoléon.

Irréductibles dans le jorat

La conséquence de l'interdiction du patois à l'école (elle n'interviendra qu'en 1886 dans le cason de Fribourg) est inéluctable: le nombre de locuteurs diminue, la langue s'éteint et, en quelques générations, disparaît presque complètement. On compte encore, derniers à se maintenir, quelques patoisants nés dans le jorat jusque dans les années 1950. Mais si la langue n'est plus vraiment parlée, elle suscite l'intérêt dès la seconde moitié du XIX^e siècle, notamment chez des pasteurs et, paradoxalement, des instituteurs qui vont la documenter et en publier des glossaires.

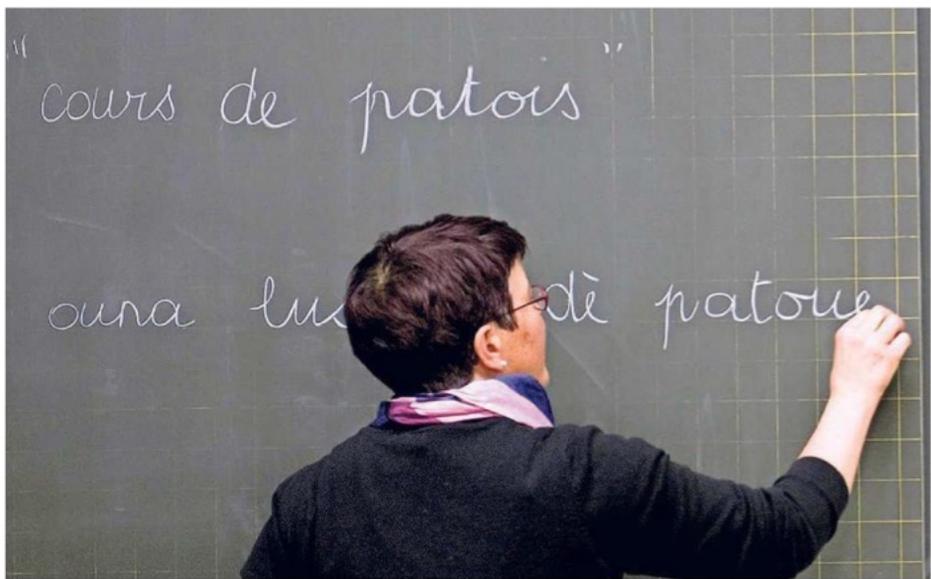
Celui qui est en haut, le chant genevois, dont quatre des 68 strophes forment aujourd'hui l'hymne de la République entonnée lors de la fête de l'Escalade ou avant les matchs du Servette HC, est l'unique relique d'un patois disparu depuis longtemps de l'usage courant dans le canton.

La 29^e strophe relate d'ailleurs l'épisode de la marmite, symbole de la bataille que se livrèrent habitants de la ville et Savoyards en décembre 1602:

On Savoyar, uprê de la Mousina
Yu fu tita d'un gran cou de marmite
Qu'onna fenna li accouilla dessus;
I tomba mour, frai et rai etiansi.

En ville, les français s'est imposés dès la Réforme et a été encore renforcé avec l'arrivée de plus de 3000 huguenots à la fin du XVIII^e siècle; les derniers locuteurs de patois disparaissent de l'agglomération dès les années 1850 déjà. En 1908, le *Dictionnaire géographique de la Suisse* note que le patois est «déjà fort rare dans les anciennes communes genevoises, les communes catholiques le conservent un peu mieux». Il subsistera en effet quelques locuteurs dans ces campagnes jusque dans les années 1930, notamment à Aire-la-Ville et Bernex.

C'est à un natif de cette dernière commune qu'on doit d'ailleurs, en 1932, la seule trace



Le patois d'Évolène, ou plutôt ôléna, est encore enseigné et parlé au bistrot du village.

sonore d'une personne dont le patois genevois est véritablement la langue maternelle. Malheureusement introuvable en ligne, l'enregistrement longtemps oublié a été redécouvert au début des années 2000 dans les Archives photographiques de l'Université de Zurich et a fait l'objet d'un CD. D'une voix qui se distingue parfois à peine parmi les grésillements, on entend Camille Fleuret, alors âgé de 83 ans, raconter la moisson: «Y a u saouant à sépant an, on kopiv lu bydo aoué l'volân.» («Il y a soixante ou septante ans, on coupait le blé avec la faucille.»)

C'est que la description banale d'une scène banale, mais de savoir rétrospectivement que ce moment est si unique le rend terriblement plus émouvant qu'un chant patoisé ressassé.

À Evolène, lorsqu'on se promène dans le village valaisan, où qu'on s'attable au café, il n'est pas rare d'entendre des conversations qui se tiennent en patois, cette langue aux sonorités particulièrement douces oreilles ont perdu l'habitude. C'est aussi en cela que le fond du val d'Hérens est unique: il s'agit de la dernière région de Suisse romande où le patois est encore la langue de tous les jours pour une partie de la population. On le parle en famille, entre toutes les générations, alors qu'ailleurs, c'est depuis longtemps la langue des grands-parents, voire des arrière-grands-parents. Certains Evolénards racontent même encore avoir appris le français seulement au moment d'entrer à l'école.

«Pour dire fusée, on va dire fusée»

Langue vivante veut aussi dire langue mourante. Le patois d'Évolène, ou plutôt ôléna, n'étant pas resté cantonné à la description des traditions ou de la vie rurale, il s'est depuis toujours adapté à la vie de son temps en intégrant de nouveaux mots. «On fait ça de manière instinctive», explique Gisèle Pannatier, dialectologue et native d'Évolène. «Les mots spécifiques entrent dans la langue spontanément et, souvent, sans se soucier les cheveux en quatre: «Pour dire fusée, on va dire fusée.»

La prononciation peut bien sûr être adaptée, ainsi l'ordinateur sera prononcé en rou-

lant les r. À Evolène, le gourdum peut donc dire simplement: «Y'anno lo chokolâ.» Regarder la télévision se dit: «Avouché la télévisyon.» Ce dernier objet du quotidien a donné lieu à des néologismes dans d'autres idiomes régionaux en voie de disparition, où il est par exemple décrit comme une «boîte à images». Mais «là où le patois est vraiment vivant, on n'a pas besoin d'inventer des néologismes, à moins qu'on veuille faire de la rhétorique. On est un peu paresseux», commente Gisèle Pannatier. Cette paresse, ce choix de la facilité dans lequel chacune et chacun peut se reconnaître, est sans doute la meilleure preuve qu'une langue est véritablement parlée.

En Suisse romande, les patois sont défendus dans chaque région par diverses associations souvent très actives, qui organisent des cours et, vieillissantes, tentent de rallier

les plus jeunes. Souvent en vain, à quelques exceptions près. L'intérêt de certains jeunes pour le patois participe sans doute d'un mouvement de réaction à une forme de culture mondialisée. Il est l'expression d'un besoin de racines.

Quelques mots toujours d'actualité

D'autres y voient un utopique retour aux vraies valeurs locales, un monde néoréal où l'on échangerait de bonnes vieilles sagesses terriennes en patois. Mais malgré ces quelques soubresauts, les scientifiques étudiant ces langues vernaculaires s'accordent pour déclarer les patois condamnés, voire déjà morts par endroits. Cette langue, jadis méprisée par les élites culturelles aura alors achevé sa révolution: de majoritairement orale, elle sera désormais exclusivement écrite, et, en lieu et place des locuteurs pay-

sans historiques, elle ne sera plus comprise que par une poignée d'universitaires.

L'héritage de ces variantes du franco-provençal subsistera pourtant sûrement dans la langue parlée dans les cantons romands. Quelques mots et tournures tirés du patois teintent en effet nos français régionaux. On pourra ainsi toujours dire à une «botteille» de sa tair, aller se mettre à la «chotte» quand il «roille», ou bûcheronner des «foyards» en forêt.

«Il veut pleuvoir», ou «j'ai personne vu», des constructions que l'on continue d'entendre surtout à la campagne, sont-elles aussi issues du patois. Sans oublier les innombrables toponymes. Ce sont d'ailleurs ces noms de lieux qui offrent la garantie de voir des mots de patois prononcés encore longtemps.

FLORIAN FISCHBACHER, Le Temps

L'exception jurassienne



«Avec les Valaisans ou les Fribourgeois, on ne se comprend pas, alors qu'on trouve des similitudes avec la langue que parlent certains Alsaciens, par exemple», relève Maurice Jobin.

ARCHIVES STEPHAN GERBER

Le canton du Jura est une des trois seules régions de Suisse romande qui disposent d'une poche vivante de locuteurs de patois. Parmi eux, Maurice Jobin, président de la Fédération des patoisants du canton du Jura, qui a appris chez ses grands-parents durant les vacances scolaires. Cette langue, qui rassemble près de 600 personnes au sein de diverses amicales et attire chaque année près de 2000 curieux pour une série de spectacles en patois, est toute-fois singulière en Suisse. Il s'agit en effet d'un dialecte apparenté au franco-comtois, lui-même rattaché, comme le français d'ailleurs, aux langues d'oïl qui étaient parties jusqu'en Wallonie. Alors que tous les autres parlers romands sont issus d'un idiome gallo-roman, le franco-provençal.

La frontière dialectale s'est établie aux alentours du XVI^e siècle, lorsque la progression du franc-comtois vers le sud a été freinée, notamment lorsque «l'adhésion du Jura sud à la Réforme [a] pratiquement fait cesser tous les échanges humains entre les deux parties du Jura», écrit le dialectologue André Kristof. La limite entre les deux zones linguistiques, située dans le nord de Moutier, est d'ailleurs diffuse, et les patois qui s'y parlaient jusqu'au XIX^e siècle étaient en fait des langues intermédiaires.

Si, aujourd'hui, quelques Ajoulets, ou Aïdolets, peuvent encore dire: «I'patois, çâ l'langâjo qu'j'aprouis l'meurs», difficile d'affirmer en revanche que les patoisants suisses sont en mesure de converser entre eux. De fait, «avec les Valaisans, ou les Fribourgeois, on ne se comprend pas, alors qu'on trouve des similitudes avec la langue que parlent certains Alsaciens, par exemple», dit Maurice Jobin. Cette difficulté ne l'empêche pas de se réjouir de la réorganisation à Porrentruy, en septembre 2021, d'une fête internationale des patoisants où chacun sera heureux de célébrer son dialecte, qu'il soit compris ou non. FF



Comme souvent, c'est au moment où une tradition se perd qu'on réalise à quel point elle nous était chère.

ARCHIVES